

ENFANCE

RENTRÉE DES CLASSES

Quelques minutes avant le roulement du tambour, nos professeurs se promènent d'un bout à l'autre de la cour. Nous nous demandons de quoi ils peuvent bien parler. Les enfants n'imaginent pas que leurs maîtres vivent d'autres heures que les heures de classe. Quand je rencontrais un de mes professeurs dans la rue, j'étais étonné. La rue est pour les parents, pour les élèves et pour les passants. Elle n'est pas pour les professeurs.

Le tambour a roulé. On choisit son banc et sa place. Le premier banc est pour ceux qui sont bons élèves comme on est bon soldat. Le dernier banc est pour les cancre qui ont le courage et la fierté de leur état. Les candidats au prix d'excellence choisissent souvent le second banc. Au bout du premier banc, contre le mur, il y a une place qui vaut, pour la tranquillité, mieux que toutes les places du dernier banc.

Les internes, rentrés de la veille, se sont accroupis déjà, l'échine courbée, les coudes à la table, et parfois ils lèvent leurs visages jaunes de singes en cage.

Nos heures de classe : double odeur lourde d'encre et d'étoffe. Si je ferme les yeux, l'odeur qui vient à mon souvenir combine celle d'une imprimerie et celle du rayon *tissus de laine* dans un grand magasin. C'est l'odeur du moins qui pèse après la première heure. Mais tout d'abord, cela sent le bois moisi, les débris de cartonnage et aussi la poussière fraîche soulevée, qui danse au-dessus du parquet arrosé en spirales du jet d'un entonnoir. Quand le tambour annonce la sortie, il semble que l'atmosphère elle-même courbe nos épaules vers les tables et ploie nos reins sur les bancs. Et les dernières paroles du maître filent sur l'air, qui les soupèse et qui les porte, comme une mouche engluée nage dans un bol d'huile.

Ce fut ainsi pendant neuf ans. Et quand je pense à ces neuf années, c'est à Zouzou d'abord que je pense. Zouzou était le concierge de la cour des moyens. À chaque classe, il apportait au maître le cahier des absents, le cahier vêtu de noir, et les circulaires de l'administration. On disait qu'il avait été zouave et c'est pourquoi on le surnommait ainsi. Zouzou allait droit à la chaire et ne regardait pas de notre côté, parce que ceux du dernier banc lui faisaient des grimaces.

Pendant les classes d'allemand, où des bonshommes, découpés dans une feuille de cahier et liés à une boulette de papier mâché, pendaient au plafond, on s'enhardissait jusqu'à lui chuchoter : « Zouzou, Zouzou... » J'attendais Zouzou avec impatience. D'abord, pour entrer dans la classe, il lui fallait ouvrir la porte et un peu d'air avec lui pénétrait. Et pendant qu'il était là, c'était une sorte d'armistice, une interruption brève et délicieuse. Zouzou n'était ni un maître, ni un élève. Il n'appartenait pas à l'Université. Avec Zouzou, ce qui entraînait dans la classe, c'était la vie, l'humble vie d'un concierge qui vend des porte-plume, du papier buvard, des crottes de chocolat, des bâtons de jujube. La sortie de Zouzou valait sa présence. Le plus souvent, il fermait la porte avec une extrême discrétion. Mais certains jours, il oubliait d'en soulever et d'en abaisser avec précaution le loquet, de la tirer doucement et de l'appliquer au chambranle, comme on ferme le couvercle d'une vitrine précieuse. Sans doute avait-il d'héroïques souvenirs et pensait-il à la porte du corps de garde. Alors, d'une main impérieuse, dès qu'il avait franchi le seuil, il l'attirait à lui, et quand il essayait de la retenir, il était trop tard. La porte avait battu et tremblait de tout son bois et de toute sa ferraille.

Le jour de la rentrée, dans la cour, rangés par classes, nous épions le nouveau professeur. Pendant les vacances, nous avons pris des informations. Nous savons déjà s'il donne beaucoup de devoirs, s'il veut qu'on traduise les textes juxta linéairement ou s'il faut seulement lui montrer « qu'on a compris ». Mais la question essentielle, nous ne l'avons pas posée à ceux qui sont « une classe avant nous ». Et d'ailleurs cela nous eût été impossible.

Nous ne savions pas, avant les vacances finies, avant le roulement du tambour, avant le bruit que font nos pas sur le plancher gris de la classe, quelle inquiétude exactement était la nôtre. Ce que nous voulons savoir maintenant, c'est quel homme est devant nous. Oui, quel homme... Les devoirs, les leçons, les textes, cela nous est égal. Pendant quelques minutes, nous sommes des

enfants confiants, qui espèrent d'une grande personne inconnue la révélation de quelque histoire merveilleuse. Nous ne pouvons pas encore goûter la présence d'un homme, égaler notre présence à la sienne, et, par notre attention à le deviner, créer un bel équilibre amical. Nous sommes des enfants. Il faut qu'on nous domine ou qu'on nous charme. Nous sommes prêts, bien intentionnés et craintifs, comme un chien dans une nouvelle maison. Oh ! comme nous hésitons ! Le professeur n'a pas dit encore une parole. Est-ce un professeur... est-ce un homme ? Nous sommes troublés, devant lui, comme pendant les vacances, quand nos parents parlaient de sa femme ou de sa famille. Notre étonnement et notre gêne étaient semblables à ceux d'imaginer nos parents alors qu'ils étaient finés. Les parents sont les parents ; les professeurs sont les professeurs. Et cependant... Qu'attend-il donc pour se donner à nous ?

Il ne peut pas. Il ne peut pas chaque année. Son métier est celui d'un acteur qui jouerait toujours la même pièce.

Entre lui et nous, il y aura son métier et le nôtre. Bientôt il ne sera plus qu'un chef, dont il faut obtenir l'estime. Et nous penserons seulement aux notes qu'il nous attribue. Nous serons des courtisans, tous, sauf les cancre du dernier banc, qui dorment, parce qu'ils sont internes, sauf les enfants des grands marchands, qui savent par leur famille que l'opinion d'un professeur à quatre mille francs par an n'a aucune importance. Vers les yeux du maître notre regard va, ouvert, tendu, sage, marquant l'impatience de savoir. À force de faire semblant d'écouter, il arrive que nous écoutions vraiment. Nous aurons un bon bulletin et peut-être une bicyclette.

Mais, chaque année, lorsqu'arrive le mois de mars, lorsqu'à faire ses devoirs on n'éprouve plus aussi le plaisir de se chauffer, une lassitude me prend. Hélas ! ce que le maître enseigne est dans les livres. Et le professeur d'histoire exagère. Il nous lit, comme un journaliste démarque un article, un manuel à peine différent du nôtre. Et il cache son livre derrière sa serviette. Ce n'est pas de jeu. On ne nous permet pas, à nous, de lire nos leçons. De temps en temps, il élève la voix :

« L'aile gauche allait céder. Le général galopait au front des troupes. Les rangs se serrent. On donne l'assaut. La victoire est à nous... »

Tous ces récits de batailles nous donnent parfois une hallucination guerrière. Nous croyons entendre le roulement du tambour qui bat la charge, non pas le tambour du petit Bara, mais le tambour que bat Zouzou, le tambour qui nous libère.

Il n'y eut pas que ces heures d'ennui. Un jour nous retournâmes contre le mur la chaire du professeur d'histoire. Il fallut appeler le concierge pour la déplacer... Plus tard, je dirai ce que je dois à quelques-uns de mes maîtres du lycée. Mon professeur de rhétorique aimait les écrivains classiques et les avait lus. C'était un monstre. Ni les maîtres, ni les élèves n'ont lu les livres dont ils parlent. Ils n'ont lu que des précis d'histoire de la littérature. Et ceux qui ont rédigé ces précis n'ont jamais lu que d'autres précis. C'est ainsi qu'on fait une tradition de culture. On vous apprend un catéchisme. À quatorze ans, nous savions tous que les personnages de Corneille sont des « héros de la volonté », que les personnages de Racine sont des « héros de l'amour » et que « Racine étudiait les passions en tant que telles... »

Ah ! mes maîtres de littérature, comme je vous plains ! Par métier, vous vivez dans les commentaires, comme une femme de ménage vit dans la poussière.

La suprême élégance était de parler de ce que nous ignorions et de joindre entre elles des idées que nous ne liions à rien dans la réalité. C'est cette gymnastique que défendent comme un privilège complémentaire de l'argent, les latinistes de la presse, qui ne savent pas le latin. C'est cette gymnastique qui nous rend aptes à ce que les médecins de quartier, les avocats et les journalistes appellent le maniement des idées générales. Ils ont la même illusion que ce tambour-major devenu fou et qui croyait que, par la seule voltige de sa canne, il pouvait à son gré guider, former et anéantir des régiments.

Jusqu'à notre année de philosophie, nous avons cru que les belles-lettres étaient l'apanage des esprits subtils et que la science ne servait qu'à la construction des locomotives et à la guérison de la fièvre typhoïde. Nous commençâmes alors à comprendre la noblesse d'une attitude expérimentale. Nous aimâmes Socrate, qui mourut pour avoir interrogé les hommes. Et nous sûmes que les vérités qu'on cherche sont plus belles que les vérités transmises. Ce fut la meilleure année. Nous eûmes à la fois l'illusion de connaître les plus difficiles d'entre les

philosophes et les plus faciles d'entre les femmes. Et nous avions si bien le sentiment de ces deux initiations, que nous dédiâmes une table à une actrice de Paris, qui jouait dans une troupe de tournée. Sur une table de la classe, nous avons gravé son nom au couteau et nous avons signé simplement et noblement : « Trois philosophes ». Elle ne l'a jamais su. Elle ne le saura pas, puisque je ne dis pas son nom. Mais j'y pense... Le proviseur, maintenant, saura que j'étais un des trois.